

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCE.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 22 JANVIER, 1835. N° 9.

HISTOIRE.

MEMOIRES HISTORIQUES SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE ET LA COUR DE RUSSIE.

Publiés par Mme la Comtesse de Choiseul-Gouffier, née comtesse de Tisenhaus, ancienne demoiselle d'honneur à la

COUR DE LL. MM. IL. DE RUSSIE.

MARIAGE D'ALEXANDRE.—CONSPIRATION DU PALAIS.—MORT DE PAUL IER.

Alexandre sortait à peine de l'adolescence, lorsque l'impératrice Catherine craignant pour lui cette époque orageuse de la vie, crut mettre un frein à ses passions en le soumettant jeune encore à des liens sacrés : imprudence dont les suites influèrent plus qu'on ne pense sur l'avenir et le bonheur intérieur de ce prince et de son auguste et intéressante épouse. Suivant l'usage établi à la cour de Russie, trois jeunes princesses d'Allemagne y furent amenées et offertes aux regards scrutateurs de Catherine, qui devait choisir entre elles une épouse pour son petit-fils. Ce choix fut dit-on déterminé d'une manière assez bizarre, et le simple hasard servit Catherine aussi heureusement qu'aurait pu le faire le jugement éclairé de cette princesse, après un mûr examen. Assise à une fenêtre du palais impérial, la czarine vit arriver les jeunes princesses, qui étaient toutes les trois d'une figure très remarquable. Catherine observa que celle qui sortit la première de voiture en était descendue avec trop de précipitation : elle augura mal de cette vivacité. Celle qui parut ensuite embarrassa ses pieds dans la queue de sa robe : Que de lenteur et de gaucherie ! dit l'impératrice. Enfin la dernière descendit avec un maintien parfait : C'est elle, s'écria Catherine, qui sera grande-duchesse !

C'était Elisabeth de Bade. Sa vue acheva de confirmer l'impératrice dans son choix, et ravit le jeune grand-duc, dont le cœur n'aurait pu mieux choisir. En effet, rien n'était plus séduisant que les grâces réunies dans la personne d'Elisabeth. Teint éblouissant, fraîcheur de roses, chevelure d'un blond cendré flottante sur des épaules d'albâtre, taille de sylphide, figure remplie d'esprit et de sentiment, de grands yeux bleus : tout en elle captivait et charmaient les regards.

Vivement épris des charmes de sa jeune et belle compagne, Alexandre goûtait dans son aimable entretien, son esprit cultivé, la tendresse qu'elle éprouvait pour lui, tout ce qui pouvait adoucir l'existence pénible à laquelle il se voyait contraint depuis la mort de l'impératrice Catherine et l'avènement de son père au trône. Né avec un esprit

vif et pénétrant, un cœur naturellement sensible et généreux, de longues souffrances morales avaient aigri, altéré le caractère de l'infortuné Paul Ier. La funeste disposition de son esprit à la méfiance, l'irritabilité excessive de son humeur, long-temps comprime dans une passive défense, ne connurent plus de frein lorsqu'il fut parvenu au souverain pouvoir. Le temps ne fit qu'exalter de si tristes passions, et dans ces momens où l'on avait tout à craindre de leur violence, et auxquels sa famille même cherchait à se soustraire, le grand-duc Alexandre seul sachant opposer une respectueuse fermeté aux volontés souvent bizarres de l'empereur, réussissait quelquefois à calmer cet esprit attaqué d'une maladie incurable. Dévoré par cette imagination ardente et soupçonneuse qui lui offrait sans cesse des dangers et des ennemis secrets, l'infortuné prince était à lui-même son plus cruel ennemi ; il finit par se rendre victime de sa triste prévoyance.

Les exils se multipliaient d'une manière effrayante ; la terreur régnait partout à la cour, à la ville, dans l'armée, dans les provinces les plus reculées de l'empire. Nul ne pouvait se flatter, malgré toute la prudence de sa conduite, d'être à l'abri d'une délation ; nul n'osait compter sur le lendemain. L'arrivée d'un courrier du cabinet dans une contrée lointaine y répandait un effroi universel ; chacun se demandait en tremblant : Est-ce moi que l'ordre fatal concerne ? et croyait déjà voir le *kibitka* prêt à le transporter dans les déserts de la Sibérie. Un oubli involontaire de l'étiquette rigoureuse ou du costume prescrits par l'empereur la plus légère négligence dans le service militaire, suffisaient pour attirer sur soi la peine d'exportation, et la Sibérie se peuplait de noms illustres.

Parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient alors à Pétersbourg, le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, comblé des bienfaits de l'empereur Paul, dont la générosité ne connaissait point de bornes, recut, tout à coup l'ordre de se retirer en Lithuanie, dans les terres qu'il tenait de la munificence impériale et de quitter Pétersbourg sous vingt-quatre heures. Sans pouvoir s'expliquer le motif de sa disgrâce, le comte de Choiseul envoya son fils demander un passeport au comte Pahlen, alors gouverneur de Pétersbourg. Le comte de Choiseul fils se rendit aussitôt chez le gouverneur. Pahlen était à la parade ; il ne tarda point à rentrer. Apercevant le comte de Choiseul, il repoussa brusquement le domestique qui venait recevoir son chapeau et son ceinturon, et s'écria d'un air agité : Mon cher comte, je suis au désespoir

de ce qui vous arrive ; on ne peut plus résister à cet ordre de choses ne saurait se soutenir ; il est temps que cela finisse. M. de Choiseul, malgré son extrême jeunesse, fut vivement frappé de ce discours imprudent, et, au lieu de l'expression singulière avec laquelle Pahlen venait de laisser échapper ces mots si remarquables. Dix-huit mois plus tard, Pahlen n'existait plus ! Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire connaître, je l'espère, profondément dissimulé, qui jona dans cette conspiration un rôle si important, qu'on peut, avec vraisemblance, l'en regarder comme l'unique auteur.)

Pahlen, gentilhomme courlandais, entra fort jeune au service de Russie, et parvint, sous le règne de Catherine II, au grade de général-major. Il dut à la protection du favori Zouboff la place de gouverneur civil à Riga. L'empereur Paul, quelque temps après son avènement au trône, passa par Riga, fut content de Pahlen, et lui ordonna de venir à Pétersbourg. Paul, avec la précipitation qu'il mettait dans toutes ses démarches, combla ce nouveau favori de dignités, de biens, de faveurs, le nomma chef de ses gardes, et gouverneur de Pétersbourg ; le donna des premiers ordres de l'empire, et lui fit don de terres considérables en Courlande, sa patrie.

L'âme de Pahlen, sut résister à tant de bienfaits ; il conserva des relations secrètes avec les Zouboff, ses anciens protecteurs, et médita, de concert avec eux, la perte du prince généreux qui avait élevé si haut sa fortune. On trouve le motif d'une si noire ingratitude dans le caractère immoral de Pahlen, qui, aimant les plaisirs à l'excès, mauvais officier d'ailleurs, succombait sous le poids des détails militaires dont l'accablait l'empereur, ainsi que sous celui des rapports minutieux qu'il était forcé de lui faire tous les jours sur la vie privée, les actions, les paroles des habitans de Pétersbourg.

Aussi prudent que perfide, Pahlen voulut courir dans le complot le moins possible de chances dangereuses, et ne se mettre en avant qu'avec la plus grande circonspection ; en conséquence, il associa à son entreprise des amis sur lesquels il pouvait se reposer en toute confiance de succès de son plan. Planton Zouboff, ennemi acharné de Paul Ier, à qui ce prince avait eu l'imprudence de laisser d'immenses richesses acquises sous le règne précédent, parut à Pahlen le meilleur instrument à employer dans un complot où l'ancien favori de Catherine trouverait à satisfaire ses sentimens de haine personnelle ; d'ailleurs Zouboff, ayant été long-temps en faveur, avait conservé beaucoup de relations, et son frère Valérien avait toujours été en